

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 74—Samedi, 8 octobre 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



Mlle REICHEMBERG, DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 3 octobre 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Jédieu. — Mlle Reichenberg. — Primes mensuelles. — Sonnet, par Joseph Nothin. — Le repentir, par Chs. G. — Mon adoration, par Georgeline. — Le langage des yeux. — La Porteuse de Pain (suite). — Notes et impressions. — Nos primes. — Un Conseil par semaine. — Récréations de la famille. — Rébus. — Choses et autres.

GRAVURES : Mlle Reichenberg, de la Comédie Française. — Une imprudente équipée. — Gravure du feuillet. — Rébus.

## ENTRE-NOUS

**D**AR proclamation du lieutenant-gouverneur, en date de samedi dernier, la vaccination a été déclarée obligatoire.

Ainsi, voilà qui est bien entendu, tout le monde, même les adversaires de l'inoculation du virus de la variole, même le Dr Coderre, tout le monde devra être vacciné, de par ordre de Son Excellence le lieutenant-gouverneur et de ses conseillers.

Pour bien comprendre ce que c'est que la vaccination, nous dit l'échevin Gray, président de la commission d'hygiène de Montréal, il faut raisonner et ne pas croire qu'il s'agit d'un véritable attentat sur la personne ; de saisir les gens et de leur inoculer de force le vaccin. Rien de plus absurde et de plus révoltant.

La vaccination obligatoire consiste *simplement* en ceci : les vaccinateurs publics iront de maison en maison et offriront de vacciner tous les habitants gratuitement. Si l'on refuse, le nom du récalcitrant sera pris en note, et cet homme sera traduit devant les tribunaux, qui le condamneront à une forte amende, et le même procédé pourra être recommencé dès le lendemain.

Voilà une explication qui me semble un peu risquée, et je ne crois pas que la proclamation de Son Excellence le lieutenant-gouverneur soit appelée à devenir bien populaire.

\*.\*

D'abord, la loi, puisque cette proclamation est loi, n'est pas plus claire que les développements donnés par l'échevin Gray.

La vaccination est obligatoire, c'est-à-dire toutes les personnes qui se trouvent dans la province de Québec devront se faire vacciner.

Qu'entend-t-on par obligatoire ? Est-ce une première vaccination, une seconde ou une troisième ?

Voilà une question à résoudre.

En effet, de l'avis de tous les partisans de la vaccination, le vaccin n'a d'effet que pendant une certaine période de temps, au-delà de laquelle le vacciné est de nouveau exposé aux conséquences fatales de la variole, tout comme il l'était avant d'avoir été inoculé.

Mais tout en étant d'accord sur ce principe, il existe parmi les médecins beaucoup d'opinions différentes quant à la durée de cette période. Donc, il faut la définir avant tout, et pour cela il faudra s'entendre, mais vous savez que les médecins ne s'entendent jamais complètement.

S'il ne s'agit que de la première vaccination et s'il suffit de montrer, les uns deux ou trois points blancs que vous avez sur les bras, et qui prouvent que vous avez été vacciné il y a vingt, trente ou quarante ans, s'il suffit, dis-je, de donner simplement cette preuve, la loi est absurde, puisque cette première vaccination n'a plus d'effet et que l'on a pour but de vous protéger contre la variole.

Voilà assurément un côté de la loi très vicieux.

\*.\*

Vous allez vacciner, qui ? Tout le monde, puisque c'est obligatoire.

Qui ! même les malades, les invalides, les vieillards, les enfants faibles, les personnes dont la constitution est telle que la vaccination leur sera fatale ?

— Mais, dira l'échevin Gray, vous allez trop loin,

il faut bien admettre que les vaccinateurs ont assez d'intelligence pour comprendre qu'il existe des cas spéciaux et assez de connaissances pour les distinguer.

Eh bien ! c'est justement ce qui ne me paraît pas prouvé du tout.

Pour preuve de la justesse de mon opinion, il suffit de vous faire souvenir des nombreux accidents qui sont survenus à Montréal, il y a quelques mois.

On allait au bureau de la commission d'hygiène, on s'y faisait vacciner avec le vaccin officiel, le vaccin municipal, et Dieu sait le nombre de victimes qui ont succombé à la suite de cette opération.

Et pourtant, c'étaient aux vaccinateurs officiels que nous avions confié nos enfants.

Vous dites que vous avez pris toutes les précautions possibles, que votre vaccin est le meilleur que l'on puisse trouver et que l'on n'a rien à craindre.

C'est très simple à dire ; mais si, malgré tout, votre vaccin est mauvais, si on vous a trompé, si des francophobes — et il y en a — s'avisent de vous envoyer du vaccin-poison, pour nous tuer (je ne crois cependant pas que la francophobie aille jusque-là), si, par suite de circonstances fatales, vous tuez mon père, ma mère, ma femme, mes enfants !

Que voulez-vous ? ce sera un malheur terrible, irréparable, mais involontaire.

Oui, terrible, irréparable, mais ce qui n'est pas involontaire, c'est votre loi, et elle est absurde, je le répète.

\*.\*

Allez donc vacciner de force les consuls français, américain, allemand, espagnol, suisse, belge, autrichien, russe, italien, etc., s'ils sont opposés à la vaccination, et vous verrez le tapage qui se fera aussitôt.

On répondra que les consuls, jouissant de privilèges spéciaux, ne seront jamais soumis à cette loi. Et les étrangers ?

Il faudra donc aller tous les matins dans les hôtels, éveiller les braves gens qui dorment et les obliger à prouver qu'ils ont le point blanc obligatoire.

Car enfin, il faut être logique ; si vous dites que cette loi a été fabriquée dans le but de protéger la société et d'éviter toute chance de contagion, il est nécessaire que tout le monde soit galeux ou qu'on inocule aux exceptions la gale variolique.

Elle est très jolie, votre loi.

\*.\*

D'un autre côté, si je comprends bien l'excellent but que vous vous proposez, vous voulez, vous, partisans de la vaccination, agir de manière à protéger contre la variole ceux qui partagent vos idées sur ce sujet.

La vaccine protégeant contre la variole, les personnes qui sont vaccinées sont à l'abri de ce fléau, celles qui ne le sont pas ont tout à craindre, au contraire.

Je crois que tout le monde tient à sa santé, et qu'il n'est personne qui se soucie d'être malade.

Les uns croient à la vaccine comme d'autres sont persuadés que s'ils portent une patate dans leur poche, ils sont à l'abri des rhumatismes.

Moi, je n'ai aucune confiance dans la vertu de la patate, tant pire pour moi !

Mon voisin n'a pas foi dans le vaccin ; je suis d'avis contraire, qu'il s'arrange, pourvu que je sois à l'abri.

Si quand il pleut il aime se faire mouiller, c'est son affaire ; quant à moi, je préfère prendre mon parapluie.

Laissez-moi donc tranquille et occupez-vous de vos affaires.

Mais non, la loi veut s'en occuper quand même, et vous dit que vous avez le choix entre vous faire vacciner gratuitement ou aller chez votre médecin vous faire inoculer.

Vous n'avez pas le droit de sortir de là.

C'est exactement la position dans laquelle se trouvaient les poules auxquelles un cuisinier demandait à quelle sauce elles voulaient être mangées.

— Mais, répondirent les poules, nous ne voulons pas être mangées du tout.

— Vous changez la question, observa le maître.

queue ; et les poules furent mangées nonobstant leurs protestations.

Dans le cas qui nous occupe, la sauce sera la même pour tous, il n'y aura que le cuisinier qui pourra changer.

\*.\*

Si vous faites mine de refuser, si vous êtes récalcitrant, malheureux ! si vous êtes récalcitrant ! votre nom "sera pris en note," dit l'échevin Gray ; oui, on prendra votre nom en note, vous serez traduit devant les tribunaux, qui vous "condamneront à une forte amende, et le même procédé pourra être recommencé dès le lendemain."

C'est cela, dès le lendemain, puis le surlendemain, et ainsi de suite pendant trois cent soixante-cinq jours par an, et trois cent soixante-six jours pendant les années bissextiles, jusqu'à ce que vous rendiez votre âme à Dieu.

Et si on ne paie pas la forte amende ? On ira en prison, n'est-ce pas ?

S'il en est ainsi, le gouvernement peut mettre à l'œuvre tous les maçons du pays et construire de nouvelles ailes immenses à l'hôtel Payetté. Cela donnera de l'ouvrage et ce sera bien tant mieux, car quand le bâtiment va, tout va, disait l'illustre Thiers.

Ce sera l'âge d'or, tout les ouvriers gagneront de l'argent, et nous ferons bombance — nous, les vaccinés, pendant que les récalcitrants pourriront sur la paille humide des cachots.

\*.\*

Ce serait magnifique pour les vaccinés, mais voyez-vous, ce rêve est trop beau, ce n'est qu'un rêve "que le réveil vient nous ravir," comme dit le ténor dans *Fanchonnette*.

Ce réveil, c'est la constitution qui se charge de le sonner.

La loi ne vaut pas un clou.

Vous verrez cela dans quelque temps, je ne vous en dis pas plus long pour le moment sur la question de légalité, et l'échevin Gray, qui n'est pas responsable de la perpétration de la fameuse proclamation, et qui est un homme d'esprit en même temps qu'un savant distingué, en rira tout le premier.

\*.\*

Et pourtant, je vous le dis hautement, je suis un partisan de la vaccination.

C'est une mesure de précaution que je considère comme très sage, très utile, et que je ne saurais trop recommander.

Voici comment je raisonne la chose — je serai très court, ne voulant pas trop vous fatiguer.

Je procède par chiffres et je pose pour principe que les différents degrés de la maladie peuvent être représentés par les nombres de un à dix, le nombre dix correspondant au degré le plus grave de la variole.

Par la vaccination on introduit dans le système la maladie à un degré que nous supposons être deux. Vous êtes donc un variolé de deuxième catégorie.

On peut admettre, d'un autre côté, que la moyenne de gravité des cas de variole est égale au nombre cinq.

Si vous êtes atteint, il est évident que la maladie n'aura pas autant d'effet sur vous que sur un sujet non vacciné, puisqu'ayant déjà deux degrés de variole à l'état latent dans votre économie, vous ne ressentirez que la différence de deux à cinq, c'est-à-dire trois.

Donc, au lieu d'être atteint comme votre voisin non vacciné de la maladie au cinquième degré, vous ne le serez qu'au troisième.

Vous aurez deux cinquièmes de chances plus que lui de ne pas succomber au mal.

\*.\*

Je ne sais si je m'explique bien, mais je voudrais déraciner les préjugés qui existent contre la vaccination intelligente et bien faite, avec du bon vaccin.

C'est une question très grave comme résultats, et si je ne saurais trop vous recommander de prendre bien vos précautions, je ne pourrais non plus cesser de vous prier de vous faire vacciner.

Il ne s'agit pas de dire, comme je l'ai entendu maintes fois : "Bast ! si je dois mourir de la variole, rien ne peut l'empêcher."

Parbleu, ce n'est pas malin, cela, c'est une vérité de M. de la Palisse qui, un quart-d'heure avant sa mort, était encore en vie.

Soyez sérieux, mes amis, mais je demande en même temps que la commission d'hygiène fasse les choses avec intelligence et sans brusquerie.

\*.\*

Certains étourdis ont cru faire preuve d'intelligence en cassant les vitres de quelques pharmacies et de certains édifices publics.

Ce n'est pas très fort, et cela ne prouve pas grand courage.

Les démonstrations de ce genre n'ont pour résultat que de faire du tort à notre race, surtout à un moment où les têtes sont déjà très échauffées.

Il est triste de voir des gens s'en aller dans l'ombre, saccager les propriétés de gens paisibles.

Ces jeunes gens, après avoir fait leurs mauvais coups, s'en allaient en chantant : "En roulant ma boule." Il est évident qu'ils l'avaient perdue.

Mais en voilà assez sur cette affaire de variole, je vous quitte en vous répétant : soyez calmes, soyez prudents, et faites vous vacciner avec du bon vaccin.

Quant à la commission d'hygiène, qu'elle ait un peu plus de bon sens, et que la corporation nous fasse des égouts convenables.

\*.\*

Un peu de musique pour dissiper toutes les mauvaises idées qui nous trottent par la tête en ce temps d'inoculations et de microbes.

Oui, je veux vous dire deux mots de musique.

Ne croyez pas qu'un cataclisme va éclater. Je vous le dis en confiance ; mais, voyez-vous, au fond, j'aime la musique, mais... la bonne musique.

On m'annonce l'apparition prochaine d'un nouveau journal, *Le Journal Musical*, qui sera rédigé par M. N. Lamoureux & Cie.

La partie littéraire comprendra : chronique musicale et artistique du mois, nouvelles, romans, notices biographiques, traité de musique, revue des beaux-arts et des modes ; et la partie musical : musique inédite et ancienne, musique instrumentale, musique sacrée, polkas, valse, quadrilles, sonates, etc., romances françaises et anglaises.

Succès au confrère ; il est le seul qui va parler musique. encouragez-le, mesdemoiselles.

LÉON LEDIEU.

Mlle REICHEMBERG

(Voir gravure)

Mlle Reichemberg obtint le premier prix de comédie au Conservatoire de Paris, en 1868, et fut engagée à la Comédie-Française. Ses débuts se produisirent dans le rôle d'Agnès, de *l'École des femmes*. Elle eut un grand succès. Elle apprit le rôle de Cécile, de *Il ne faut jurer de rien*, et dès lors tous les auteurs la demandèrent pour tenir leurs rôles d'ingénue.

Toujours jeune, toujours jolie, toujours spirituelle ou tendre, joyeuse ou mélancolique, elle laisse sous le charme le spectateur, même dans ses rôles les plus ingrats.

Le beau portrait que M. Vuillier a dessiné de son crayon fin et délicat, rend parfaitement cette aimable physionomie, et sera, nous en sommes sûrs, très goûté.

PRIMES MENSUELLES

DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de septembre) aura lieu lundi, le 5 octobre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel.

Le public est invité à y assister.

Ni les hommes ni les partis ne font tout le bien ou tout le mal qu'on en attend. L'un compense l'autre.—G.-M. VALTOUR.

## SONNET

A Mlle HÉLÈNE G...

"Un cœur... je n'en ai pas !" avez-vous murmuré, Tandis qu'autour de nous on causait en sourdine ; Mais, en disant cela, vous avez soupiré, Et vous veniez d'ailleurs de vanter Lamartine.

"Un cœur... je n'en ai pas !" —Moi, je suis rassuré, Car dans votre œil pensif, malgré vous, on devine Un rayon contenu de la flamme divine Dont s'éclaire le front du poète inspiré.

Tant que dure la nuit la fleur des champs sommeille ; Mais, dès qu'à l'horizon paraît l'aube vermeille, Elle s'ouvre, soudain, aux caresses du jour.

Si votre cœur se tait, c'est qu'il repose encore, Et que, pour s'éveiller, il attend cette aurore Où luira tout-à-coup, son astre à lui, l'amour.

JOSEPH NOLIN.

## LE REPENTIR

LE soleil descendait lentement derrière les Laurentides et annonçait que le jour allait finir. Les petits oiseaux, dans les bois, faisaient entendre un chant mélodieux, puis regagnaient leurs nids de duvet où les attendaient leurs compagnons fidèles.

Le zéphire, comme une fraîche haleine, balançait mollement les feuilles des grands arbres dont la cime se perdait dans les nues et répandait dans l'atmosphère les parfums des forêts vierges. Un profond silence régnait sur les bords du Saint-Laurent. Cependant, les échos des bois étaient réveillés de temps à autre par le cri de quelques bêtes sauvages poursuivies par les Indiens. Le fleuve semblait dormir dans son lit rocaillieux, ses eaux étaient calmes et sa surface nue.

Ce soir-là, car il était près de six heures, un jeune homme était à genoux, sur une tombe, située sur la lisière du bois, près du grand fleuve. Aux longs cheveux qui tombaient sur son cou, à sa figure imberbe, on ne lui donnerait pas plus de vingt ans. Nous allons laisser Henry, car tel est son nom, répandre des larmes amères sur cette fosse, et nous occuper de son histoire.

Fils unique d'un riche marchand de V....., il était l'idole de son père qui le laissait agir selon ses caprices, et fermait les yeux sur les vices qu'on voyait se développer en lui. Son père devait en être cruellement puni.

Henry, entraîné par de mauvais compagnons, se livra à toute sorte de débauches. Il rentrait fort tard au logis, la démarche chancelante et la tête alourdie par l'excès des boissons enivrantes. Le pauvre père versait des larmes de douleur en voyant son fils bien-aimé livré aux plaisirs et à la débauche ; ne voyait-il pas le doigt de Dieu s'apaisant sur lui, parce qu'il avait fermé les yeux sur les défauts de son enfant !

Henry, par ses orgies, ruina bientôt son père, qui, pour éviter la honte et le déshonneur, vendit le peu de biens qui lui restait et s'embarqua pour le Canada. Après bien des misères endurées dans les forêts de l'Amérique, car il s'était fait chasseur, il fut trouvé mort par des sauvages qui l'enterrirent près du fleuve Saint-Laurent.

Le jeune homme avait appris le départ de son père sans verser une larme de regret : son cœur, privé de la grâce de Dieu, s'était endurci au contact des passions vicieuses ; n'ayant plus de quoi divertir ses amis, ils l'abandonnèrent les uns après les autres, pour s'attacher à de nouvelles victimes. Réduit à la dernière extrémité, Henry ouvrit les yeux, il aperçut l'abîme où il était plongé. Touché par la grâce, il résolut de passer en Amérique, d'y rechercher son père, de se jeter à ses genoux pour lui demander de lui pardonner son ingratitude. Il ne tarda pas à mettre son dessein à exécution. Il partit la journée même, sur un vaisseau faisant voile pour le Canada ; après deux mois de traversée, il arriva sain et sauf à Québec, au mois de juillet 17.....

Après bien des recherches et des indications, il parvint à connaître l'endroit où reposaient les cendres de son père. Que de larmes ne répandit-il pas sur cette fosse qu'il avait creusée ! Les os de

son père durent tressaillir au contact de ces larmes de regret, à l'aspect de ce fils ingrat mais repentant. Il pria encore quand l'obscurité étendit son voile funèbre sur la forêt.

Au loin on entendait le cri du hibou, et de temps en temps un chant de matelot, dont les notes portées par une fraîche brise, venaient expirer sur le rivage. Henry passa la nuit à prier et à gémir. L'aurore le surprit au moment où il déposait sur la tombe de son père une couronne de lierres sauvages. Ce dernier devoir achevé, il reprit la route de Québec, où il se dévoua à l'enseignement des jeunes sauvages.

CHS. G.

## MON ADORATION



U'IL est beau, ce cher Raoul ! Ses yeux me paraissent un reflet du ciel, et son sourire exprime une douceur vraiment angélique. Il me semble que tout le monde doit l'aimer, et moi, je l'adore.

Mon bonheur est d'être près de mon chéri pour lui prodiguer mes caresses et recevoir les siennes. Mes rêves d'avenir sont pour lui. Sa vie fait pour ainsi dire partie de la mienne. C'est ainsi que l'affection peut confondre deux existences unies par les liens les plus chers.

Si dans un baiser affectueux je lui exprime tout mon amour, il répond à ma tendresse dans ce langage muet qui pénètre presque à l'âme, en y versant la plus douce ivresse. Ce sentiment ne ressemble pas à un autre amour. Mon âme avait éprouvé déjà de ces ravissements qui font aimer la vie, mais un rayon divin d'un ciel alors inconnu devait me dévoiler ce mystère de l'âme qui me ferait sacrifier ma vie pour défendre mon amour, mon Raoul.

Cet amour, qui naît dans la douleur, fait braver la mort. Je suis pourtant faible et timide ; ce sentiment, qui absorbe toute mon âme, inspire la douceur et la tendresse comme la rose répand un parfum doux et suave ; mais si on menaçait mon idole, je le défendrais comme une lionne.

Mais laissons là ces cruelles hypothèses pour la douce réalité ; car mon Raoul est ici, près de moi, et son ravissant sourire remplit mon cœur de la plus pure volupté. D'une main je le presse sur mon cœur, de l'autre je trace sur le papier cet ineffable délire de l'amour. Il me paie de tendresse et croise ses deux bras autour de mon cou, comme s'ils étaient des liens qui nous rendent inséparables. Il me recherche sans cesse, et je ne le repousse jamais.

Toutes feraient comme moi à ma place, je crois. Il est si gentil, si beau même et si caressant ! Il m'aime tant que je dois l'adorer ? Oui, c'est mon adoration, et je ne crains pas de le dire.

Tiens ! dans mon entraînement j'oubliais de le présenter à mes lecteurs. Mon beau Raoul, c'est mon gros bébé : il a douze mois révolus.

GEORGELENE.

## LE LANGAGE DES YEUX

NOUS avons déjà le secret du langage des fleurs, de l'éventail, des gants et du mouchoir. Il y a maintenant celui des yeux, qui se produit au moyen de signes télégraphiques convenus ; c'est du moins ce qu'affirme un journal français.

Voici les principaux. Fermer les yeux signifie : "Je pense à vous."

Fermer l'œil droit veut dire : "Soyez discret" ; l'œil gauche : "Prenez patience."

Ouvrir les yeux d'une façon démesurée équivaut à : "Je suis jalouse."

Elever la vue au plafond signifie : "J'attends."

Cigner de l'œil droit c'est : "Prenez garde" ; de l'œil gauche : "Rendez-vous à l'endroit convenu."

La main sur les deux yeux : "Je vous aime."

L'index sur l'œil droit : "Tu recevras une lettre,"

et sur l'œil gauche : "Rien à faire en ce moment."

C'est une télégraphie dont on use beaucoup, paraît-il, dans le monde et dans le demi-monde. Avis aux intéressés à la surveiller.



Aux aguets.



Le moment propice.



L'attaque.



Reversement des rôles.



Oruelle poursuite



Honteuse retraite.

LA  
PORTEUSE DE PAIN

—o—  
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)  
—o—

VII

Les deux misérables se séparèrent. Jacques Garaud se frotta les mains ; une expression de joie farouche rayonnait sur son visage.  
—Demain, murmura-t-il, l'obstacle sera brisé, le lien sera rompu. Lucien Labroue, après quelques larmes données à sa fiancée, et quelques jours de deuil, n'aura plus qu'à s'abandonner à son heureuse chance et à répondre à l'amour de Mary ! Décidément Ovide est un homme précieux ! Il me coûtera cher, mais qu'importe ? Pour assurer le bonheur de ma fille, je donnerais ma fortune ! je donnerais ma vie.

À huit heures précises Soliveau, sous son pseudonyme d'Arnold de Reiss, attendait mademoiselle Amanda non loin des ateliers de madame Augustine. La jeune fille vint le rejoindre d'un air affairé. Ovide, à qui sa préoccupation ne pouvait échapper, lui demanda :

—Qu'y a-t-il donc ?

—Une corvée ! Nous dînerons quand nous pourrons. Il faut que je prenne une voiture et que je me fasse trimbaler au quai Bourbon pour savoir si Lucie est allée à Bois-Colombes.

—Je vais vous accompagner, mademoiselle, fit-il. Mettons-nous à la recherche d'un fiacre. Nous irons ensuite dîner au restaurant de la "Tour d'Argent" qui n'est pas loin du quai Bourbon.

\* \* \*

En passant pour la seconde fois auprès du dormeur couché près du bouquet d'arbres, dont nous avons expliqué la position à nos lecteurs, Lucie, nous le répétons, n'avait éprouvé ni surprise, ni frayeur, et elle avait continué son chemin sans tourner la tête. Elle regarda sa montre. Il ne lui restait que dix minutes pour arriver à la gare et prendre le premier train montant vers Paris. Quoique fort embarrassée par son paquet, elle hâta le pas. Bientôt elle disparut aux yeux du guetteur entre la haie d'épines et les murailles de clôture de propriétés particulières. La jeune fille suivait ce sentier depuis deux ou trois minutes, quand elle s'arrêta en poussant une exclamation de surprise et de joie. Elle se trouvait face à face avec la mère Lison, et celle-ci ne se montra pas moins étonnée que Lucie.

—En voilà un hasard ! s'écria-t-elle. Chère mignonne, d'où venez-vous donc ?  
La fiancée de Lucien expliqua le but de son voyage, puis elle ajouta :

—Mais vous, maman Lison, vous suivez la route qui conduit à la Garenne de Colombes, et je ne sais pas que vous ayez l'habitude d'y porter du pain tous les jours. Votre tournée serait un peu longue !

—Oui, mignonne. C'est la première fois que je viens ici, aussi je suis fort embarrassée, et j'ai grand-peur de me perdre.

—Où allez-vous ?

—A la Garenne de Colombes, route de Paris, numéro 41.

—Vous êtes bien sur le chemin, mais arrivée à la route vous serez obligée de redescendre un peu, à moins que vous ne preniez un petit sentier à gauche qui coupe à travers champs et qui vous abrègerait...

—Merci, mignonne ; je prendrai le sentier, car il faut que j'arrive vite.

—Qu'allez-vous faire à la Garenne, maman Lison ?

—Trouver la mère de madame Lebert, ma patronne.

—Est-ce qu'elle va plus mal, votre patronne ?

—Toujours la même chose, bien mal, bien mal, et elle a envie de voir sa mère. Depuis un an M. Lebert est fâché avec la vieille dame, rapport à des affaires d'intérêt, et il lui a interdit l'entrée de sa maison. La patronne n'ose point demander à son mari de lui écrire, et elle m'envoie près d'elle pour la prier d'oublier les discussions pas-

rence et sonna à une porte sur laquelle se trouvait un écusson portant ce mot en grosses lettres :

ROBES

La personne qui vint lui ouvrir était une jeune femme de vingt-cinq ans.

—Tiens ! Lucie ! s'écria cette jeune femme en faisant entrer la visiteuse dans une chambre modeste. Quel bon vent t'amène ?

—Une question à t'adresser, ma chère Antoinette ! As-tu beaucoup d'ouvrage en ce moment ?

—Je voudrais te répondre : oui, mais la vérité est que ça ne va pas ! Je n'ai absolument rien à faire.

VIII

—Alors, reprit Lucie, tu peux me donner un coup de main.

—Bien volontiers, fit Antoinette.

Il s'agit de m'aider à finir une robe de bal que je dois livrer demain soir à neuf heures.

—Je suis à ta disposition,

—Je te préviens qu'il faudra passer la nuit.

—Ce ne sera pas la première.

—Nous dînerons ensemble et je te préparerai du café très fort pour nous empêcher de dormir. Prends ton chapeau et filons, j'ai une voiture en bas.

—Le temps de mettre un pardessus et un chapeau.

Deux minutes plus tard Lucie et Antoinette montaient en fiacre et roulaient vers le quai Bourbon.

\* \* \*

La mère Lison, en quittant la jeune fille sur le chemin conduisant de Bois-Colombes à la Garenne de Colombes, avait hâté le pas pour rattraper le temps employé à la causerie dont nous avons été témoins. En arrivant au bouquet d'arbres près duquel Ovide, quelques instants auparavant, feignait de dormir, elle aperçut ce sentier, et vit marcher au loin devant elle un homme vêtu en bourgeois, et portant à la main une valise.

—Ce doit être ce chemin-là, se dit-elle en s'engageant sans hésiter.

Quelques instants après elle débouchait sur le route de Paris. En face d'elle se trouvait une petite propriété dont les murailles de clôture étaient garnies de vigne vierge et de lierre. Une plaque fixée sur un des poteaux de l'entrée portait le chiffre 41.

—C'est là, murmura Jeanne Fortier en traversant la route.

Le corps de bâtiment se trouvait au fond d'un jardin planté de légumes et d'arbres fruitiers. Jeanne agita la chaînette de la cloche et bientôt apparut une vieille servante paysanne qui, d'un air soupçonneux, accueillit la visiteuse par ces mots :

—Qu'est-ce que vous demandez ?

—Je voudrais parler à madame Lebel.

—De quelle part ?

—De la part de sa fille, madame Lebert, maîtresse boulangère, rue Dauphine.

—Venez avec moi.

La servante conduisit Jeanne Fortier jusqu'à la maison, l'introduisit dans une pièce de rez-de-chaussée où se trouvait madame Lebel, volumineuse femme d'une soixantaine d'années, et dit :

—Madame, voici une personne qui vient vous parler de la part de madame Lebert.



Voici la clef, ajouta le père de Mary. Prends à droite.—(Voir p. 175, col. 2.)

sées, les querelles, les rancunes et de venir l'embrasser sur son lit de souffrance.

—C'est dommage que je sois si pressée, maman Lison. Je vous aurais attendue. Mais c'est impossible. J'ai une robe à terminer pour demain et je dois même revenir l'apporter à la Garenne à neuf heures du soir... Ce qui n'est pas gai.

—Eh bien, mignonne, embrassons-nous et retournez à votre ouvrage. Moi je vais faire ma commission.

La vieille femme et la jeune fille s'embrassèrent et Lucie courut vers la gare, mais elle eut beau courir, elle manqua le train de trois heures et demie et dut attendre celui de quatre heures. A quatre heures et demie elle était à Paris. Elle prit une voiture et se fit conduire non au quai Bourbon, mais à la rue de l'Hôtel-de-Ville. Elle monta au troisième étage d'une maison d'honnête appa-

— De la part de ma fille ! s'écria la forte femme. Est-ce qu'elle serait malade ?

— Oui, malade, répondit Jeanne.

— Depuis quand ?

— Depuis quinze jours.

— Et c'est au bout de quinze jours que "mossieu" Lebert songe à me faire avertir ! reprit madame Lebel avec amertume et colère.

— Ce n'est pas lui qui m'envoie, madame.

— Alors, c'est ma fille ?

— Oui, madame.

— Elle sait bien qu'ayant été chassée de chez elle par son mari, je n'y remettraï jamais les pieds.

— Madame Lebert est gravement atteinte, très gravement.

— Fût-elle à l'article de la mort (ce qu'à Dieu ne plaise !) je n'irai pas m'exposer à être insultée dans une maison où j'ai apporté la fortune. Ma fille sait cela à merveille, et je m'étonne qu'elle vous ait envoyée à l'insu de son mari.

— Elle pensait que, la sachant bien malade, vous oublieriez les discussions d'autrefois.

— Je n'oublie rien ! Je n'irai chez ma fille que quand "mossieu" Lebert m'y appellera lui-même, en me faisant de très humbles excuses.

Jeanne, en entendant parler cette femme dont l'amour-propre froissé étouffait l'amour maternel, se sentait le cœur serré. Elle voulut hasarder quelques mots. Madame Lebel l'arrêta.

— Tout ce que vous pourriez me dire et rien ce sera la même chose ! s'écria la vindicative créature. Vous m'avez entendue ? Répétez à ma fille, que je suis peinée de son état, mais que je ne mettraï jamais les pieds chez elle, sauf dans le cas où son mari, faisant amende honorable, m'écrirait qu'il est au regret de ses procédés odieux, et me supplie d'aller voir sa femme ! Voilà mon "Ultimatum," et je n'en changerai pas ! Je ne suis point une girouette, moi ! Quand j'ai dans la cervelle une chose, il faut qu'elle se fasse ! Ah ! mais ! J'ai dit !

Jeanne baissa la tête.

— C'est bien, madame, balbutia-t-elle avec une émotion pénible. Je m'acquitterai de votre commission.

— J'y compte !

Et la porteuse de pain se retira, profondément affligée d'avoir à répéter les paroles de cette mère sans entrailles. Par le même chemin qu'elle avait pris pour venir elle regagna la gare. Sept heures sonnaient lorsqu'elle rentra rue Dauphine. Madame Lebert attendait son retour avec l'impatience d'une femme qui croit que ses moments sont comptés et qui voudrait, avant l'heure suprême, embrasser une dernière fois ceux qu'elle aime. La malade était seule dans sa chambre. Quand Jeanne Fortier entra dans la chambre faiblement éclairée par la lueur tremblotante d'une veilleuse, la boulangère eut un éclair de joie dans le regard.

— Eh ! bien, maman Lison, vous avez vu ma mère ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Oui, madame ! fit Jeanne avec un embarras si visible que la patronne comprit aussitôt ce qui s'était passé à la Garenne de Colombes.

— Ainsi ma mère n'a point oublié ses discussions avec mon mari ? balbutia-t-elle. Ainsi elle refuse de venir me voir ?

— Hélas ! oui, madame.

— Et vous lui avez dit cependant que j'étais malade, bien malade ?

— Je le lui ai dit.

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne viendrait que si monsieur Lebert lui faisait de vive voix ou par écrit des excuses, et la suppliait de lui pardonner.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la pauvre femme. Je ne verrai pas ma mère avant de mourir !

— Il ne faut point vous chagriner, madame. Vous vous exagerez beaucoup votre état, et peut-être que monsieur ne refusera pas d'écrire à sa belle-mère.

— Mon mari est absent.

— Sans doute, mais il reviendra.

— Demain soir seulement, et qui sait si demain soir je serai vivante encore.

La malade tordit ses mains et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Jeanne la regardait, le cœur serré. Peu à peu, cependant, madame Lebert revint à un état de calme relatif, puis une prostration complète remplaça son agitation

fébrile et elle s'endormit. Alors la porteuse de pain s'installa dans un fauteuil, et les mains jointes, les yeux fixés sur le visage de sa patronne, elle pria.

\* \* \*

La voiture dans laquelle se trouvaient Ovide et mademoiselle Amanda s'était arrêtée en face de la maison portant le numéro 9, du quai Bourbon, nous l'avons dit. La jeune fille gravit lestement les six étages et ouvrit la porte de la chambre où Lucie travaillait avec Antoinette.

— Eh ! bien, lui demanda-t-elle, vous êtes allée à la Garenne de Colombes ?

— Oui, et j'ai essayé la robe.

— Alors, vous serez prête ?

— Demain, à l'heure convenue. Vous voyez que j'ai pris mes précautions. Mon ami que voilà a bien voulu m'aider. Sans elle je n'aurais pu arriver.

— Vous avez bien fait. Madame Augustine m'a chargée de vous demander si vous consentiriez à aller seule demain à la Garenne, car elle aura besoin de moi le soir pour porter des échantillons d'étoffes à une dame de Saint-Mandé.

— J'irai très bien seule.

— Vous n'aurez pas peur en suivant le sentier du chemin de fer ?

— Pas la moindre peur. Je désire seulement que madame m'envoie dans la journée un grand carton pour le transport de la robe.

— Ce sera fait.

Mademoiselle Amanda, sachant ce qu'elle voulait savoir, quitta les travailleuses et rejoignit son adorateur platonique. Tandis que l'essayeuse montait chez Lucie, Ovide n'était point resté comme la première fois blotti au fond de la voiture et faisant semblant de dormir. Une des boutiques situées au rez-de-chaussée de la maison No. 9 était un magasin de coutellerie. Ovide l'avait remarqué le jour où nous l'avons vu, déguisé en maçon, ramasser le mouchoir que Lucie venait de laisser tomber de la fenêtre où elle se trouvait avec Lucien Labroue.

IX

— Voilà une boutique bien placée, se dit Soliveau.

Descendant alors de voiture, il ouvrit la porte vitrée et franchit le seuil. Une dame occupait le comptoir. Elle se leva et vint à Ovide.

— Que désirez-vous, monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Je voudrais, répondit-il, un couteau de cuisine. Un couteau solide, dans le genre de ceux dont les bouchers se servent pour désosser leur viande.

— J'ai là ce qu'il vous faut, fit la coutelière en prenant un objet dans la vitrine ; voici quelque chose de très bon, que nous fabriquons nous-mêmes et dont je puis vous garantir la solidité.

— Combien vendez-vous cela ? dit-il.

— Deux francs soixante-et-quinze.

— Les voici. Veuillez me l'envelopper.

La marchande garnit d'un bouchon la pointe acérée du couteau, l'enveloppa d'un papier très épais et le remit à l'acheteur qui sortit et regagna sa voiture. Sans même regarder la direction que prenait son client inconnu, la coutelière inscrivit sur le registre servant de main courante : "Un couteau de cuisine, 2 f. 75," et n'y pensa plus.

Ovide était réinstallé dans le fiacre depuis deux minutes quand mademoiselle Amanda reparut. Le Dijonnais lui tendit la main pour l'aider à monter.

— Au restaurant de la "Four d'argent !" dit-il au cocher ; puis il ajouta en s'adressant à l'essayeuse : Savez-vous ce que vous vouliez savoir ?

— Oui.

— La robe sera prête pour demain ?

— D'autant plus prête que Lucie se fait aider par une ouvrière.

— Et vous serez obligée de l'accompagner demain soir ?

— Non, je lui ai conté une bourde. Je lui ai persuadé que la patronne aurait besoin de moi, si bien qu'elle ira seule à la Garenne de Colombes. En entendant ces mots Ovide tressaillit. Un mauvais sourire vint à ses lèvres. La seule chose qui lui parût un obstacle sérieux à l'exécution de son projet, la présence d'Amanda auprès de Lucie, cessait d'être à craindre. La complication embar-

assante disparaissant, la mise en œuvre de son plan devenait d'une merveilleuse simplicité.

— Eh bien, tant mieux ! s'écria-t-il. Comme cela nous ne changerons rien à nos habitudes.

— Nous pourrions même dîner beaucoup plus tôt, fit mademoiselle Amanda.

— Comment cela ?

— Je dois aller demain à cinq heures porter des échantillons d'étoffes à une dame de Saint-Mandé. Si vous étiez bien gentil, vous m'accompagneriez et nous dînerions à la campagne.

— Bravo ! mademoiselle, bravo ! C'est une idée charmante !

— Alors vous l'acceptez ?

— Avec enthousiasme. Nous conviendrons de tout demain matin en déjeunant, et je me fais une véritable fête de cette partie de campagne.

Le lendemain, à l'heure habituelle, mademoiselle Amanda arrivait à l'atelier. Elle rendit compte à madame Augustine de sa visite à Lucie et ajouta que la jeune ouvrière demandait qu'on lui envoyât un grand carton pour le transport de la robe. La couturière donna des ordres immédiats pour que le carton fût expédié. A onze heures et demie Amanda descendit pour déjeuner. Elle allait passer sans s'arrêter devant la loge de la concierge, lorsque celle-ci lui cria :

— Une lettre pour vous, mamselle.

Amanda prit l'enveloppe que la portière lui présentait.

— Ça n'est pas arrivé par la poste, dit-elle.

— Non, c'est un commissionnaire qui vient de l'apporter.

L'essayeuse déchira l'enveloppe et déploya la feuille de papier qui ne contenait que ces lignes :

"Une anicroche, mademoiselle ! Affaire imprévue m'oblige à partir à l'instant pour Fontainebleau. Je ne serai de retour que demain matin. J'irai déjeuner avec vous. Pensez à moi, ma poulette, et plaignez-moi ! J'embrasse vos jolies menottes

"ARNOLD"

Amanda froissa la lettre.

— C'est une vraie guigne ! murmura-t-elle. Moi qui m'étais si bien promis de dîner ce soir à la "Porte Jaune !"

\* \* \*

Paul Harmant, ou plutôt Jacques Garaud, en partant le matin pour son usine, avait prévenu Mary qu'ayant à travailler une partie de la journée et de la nuit avec un ingénieur anglais de passage à Paris, il ne rentrerait ni déjeuner ni dîner. Mary lui avait répondu en l'embrassant :

— Le temps me paraîtra bien long, mais enfin, puisqu'il le faut. Allons, père, à demain !

Le millionnaire quitta sa fille, se fit conduire à Courbevoie et dit à son cocher :

— Retournez à Paris. Je n'aurai pas besoin de vous de tout le jour ; mais, comme je resterai fort tard à l'usine où j'ai à travailler, vous viendrez me chercher.

— A quelle heure, monsieur ?

— Trouvez-vous à minuit et demi sur le quai, en face de la grande porte. Inutile de réveiller le gardien.

— Bien, monsieur.

Jacques Garaud entra dans un restaurant du bord de l'eau, où il mangeait quelquefois lorsque ses affaires l'appelaient de bonne heure à Courbevoie ; il y déjeuna et donna l'ordre de lui envoyer un dîner complet pour deux à six heures précises. En arrivant à l'usine, il entra dans la loge et dit à la femme du gardien :

— Avez-vous vu la personne qui est venue me demander hier soir, un peu avant six heures ?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous pourriez la reconnaître ?

— Parfaitement.

— Cette personne reviendra ce soir. C'est un ingénieur avec qui je travaillerai fort avant dans la nuit. Ni vous, ni votre mari n'aurez à veiller jusqu'à mon départ, vous pourrez vous coucher comme d'habitude. A cinq heures et demie, vous viendrez dresser une table dans mon cabinet et mettre deux couverts. On apportera à dîner du restaurant.

A cinq heures et demie la femme du gardien introduisit Ovide, et vint mettre le couvert.

Le millionnaire alla vivement à la rencontre du bandit et, après lui avoir fait un signe impercepti-

ble en clignant de l'œil, lui adressa la parole en anglais. Le Dijonnais comprit, et répondit de même. Leur séjour à New-York avait familiarisé les deux hommes avec la langue anglaise.

—Tout est prêt pour rendre l'alibi indiscutable, dit Paul Harmant.

—C'est ce qu'il fallait.

—A six heures nous dînerons.

—“ All right ! ”

L'industriel étala sur son bureau des plans de machines, et les deux misérables feignirent de parler mécanique.

A quelle heure ton cocher sera-t-il ici ? demanda Soliveau, toujours en anglais.

—A minuit et demi, et il attendra sur le quai.

—C'est parfait !

—La petite ira-t-elle là-bas seule ou accompagnée ?

—Seule ; les difficultés que je voulais tourner à force d'imagination se sont aplanies d'elles-mêmes.

Le couvert étant mis, la femme du gardien se retira. Ovide poursuivit en tirant de sa poche un objet dont il défit l'enveloppe et qu'il plaça sur la table :

—Que dis-tu de ceci ?

C'était le couteau acheté dans la boutique du quai Bourbon. La lame neuve étincelait. Jacques Garaud, malgré sa trempe vigoureuse de gredin émérite, ne put s'empêcher de frissonner.

—Avec ce joujou-là, on seignerait un bœuf, continua le Dijonnais. Ah ! ta fille va me devoir une fière chandelle !

Six heures sonnèrent à la pendule. En ce moment on frappa.

—Entrez ! dit l'industriel.

Le garçon du bureau parut, introduisant le garçon du restaurant qui apportait le dîner dans une grande manne d'osier.

—Marchais, vous nous servirez, commanda Paul Harmant ; vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'employé du restaurateur, vous viendrez chercher tout cela demain matin.

Les deux hommes s'attablèrent et continuèrent la conversation en anglais. Le dîner fut court.

—Dois-je desservir ? demanda Marchais.

—Inutile. Laissez tout ainsi, et apportez-nous des lampes, car nous avons à travailler immédiatement.

A sept heures, les ouvriers et les employés quittaient l'usine. Marchais vint s'informer si le patron avait encore besoin de lui.

—Non, mon garçon, répondit Paul Harmant ; vous pouvez vous retirer. Donnez la consigne au gardien de ne me déranger sous aucun prétexte, et répétez-lui qu'il pourra se mettre au lit à son heure habituelle.

X

Le garçon de bureau se retira. Un quart d'heure après, tout était calme dans l'usine. Les deux hommes entendirent le gardien faire sa ronde.

—Le moment approche, dit le millionnaire à son complice.

—C'est juste, faut se mettre en mesure. Passe-moi la valise que je t'ai confiée hier.

Paul Harmant ouvrit le placard, donna la valise, et le Dijonnais commença son travestissement. Au bout de cinq minutes, il se tourna vers son associé, qui, les tempes mouillées d'une sueur froide, l'avait regardé faire sans prononcer un mot.

—N...i, ni, c'est fini, lui dit-il. Mets mes “ frusques ” en lieu sûr. Je les reprendrai en revenant. Et maintenant conduis-moi à la porte dont tu m'as parlé.

Toujours sans mot dire, le millionnaire prit une clef dans son tiroir et fit signe à Ovide de le suivre. Sur le seuil de la cour extérieure, les deux hommes s'arrêtèrent. L'obscurité était complète, pas une étoile ne brillait au ciel chargé de nuages, et la lune ne devait se lever que plus tard. Jacques Garaud jeta un coup d'œil autour de lui dans les ténèbres et prêta l'oreille. Un silence absolu régnait.

—Viens, fit le millionnaire en prenant Ovide par la main, et il l'entraîna.

Ensemble ils longèrent la muraille jusqu'à un couloir conduisant à une seconde cour encombrée

de poutres, de planches et de matériaux de toute sorte. Ils la traversèrent en silence et Jacques Garaud fit halte devant une petite porte.

—C'est là, murmura-t-il en cherchant à tâtons l'orifice de la serrure.

La porte s'ouvrit.

—Voici la clef, ajouta le père de Mary. Prends à droite. Dans cinq minutes tu seras sur la route de la Garenne-de-Colombes.

Ovide prit la clef, s'élança au dehors et fila comme un lièvre au milieu de l'obscurité. Au loin, l'horloge du clocher de Courbevoie sonnait huit heures. A cette minute précise, Lucie montait, à la gare Saint-Lazare, dans le train prêt à partir. Portant le grand carton qui contenait la robe de bal, elle avait pris un ticket de premières, afin d'être plus à l'aise, et en effet elle se trouva seule. Bientôt elle descendit à Bois-Colombes et s'engagea dans la route qu'elle avait suivit la veille.

Quelques personnes, revenant de Paris, firent côte à côte avec elle une partie du chemin. Lucie marchait d'un pas rapide. Il n'était pas assez tard pour qu'elle eût peur. Ce fut seulement en se trouvant seule dans la plaine qu'elle jeta autour d'elle un regard où se lisait un commencement d'inquiétude, vague encore et mal défini. On attendait le bruit des voitures passant sur la route, et la voix de gens causant de l'autre côté du chemin de fer. La jeune fille ne se sentait pas encore tout à fait isolée.

Au moment où elle allait atteindre le bouquet de peupliers entouré de broussailles, où elle avait vu la veille un paysan couché et paraissant dormir, Ovide venait d'y arriver. Le bruit léger des pas de Lucie frappa son oreille, en même temps que celui de la marche d'une autre personne suivant le même chemin, mais marchant en sens inverse. Quoique protégé presque suffisamment par les ténèbres, il se hâta de s'accroupir derrière une touffe d'arbustes.

Lucie croissa le voyageur qui passa sans lui adresser la parole. Ovide malgré l'obscurité, la reconnut ou plutôt la devina au carton qu'elle portait à la main. Les pas s'éloignèrent des deux côtés.

—J'ai maintenant pas mal de temps à attendre, murmura le bandit. Il s'agit de prendre mes aises le mieux possible.

Il se glissa sous les branchages, se fit une place dans le fourré, tout près du sentier, s'assit sur un mouchoir déplié, alluma une pipe, et le regard attentif, l'oreille au guet, il s'arma de patience. Lucie atteignit sans encombre le but de sa course. Appelée par monsieur, gourmandés par madame, les domestiques ne savaient auquel attendre. La femme de chambre s'empressa d'annoncer l'arrivée de la couturière. Madame la mairesse, qui, depuis une heure déjà, tempêtait de ne point voir apparaître sa robe, s'écria :

—Ah ! enfin ! Ce n'est pas malheureux !

Elle donna l'ordre de faire entrer la jeune fille et lui demanda vivement :

—Eh bien, mademoiselle, est-ce fini ?

—Oui, madame.

—Et réussi ?

—Je le crois.

—J'attends le coiffeur, il ne peut tarder. Nous essayerons dès qu'il m'aura coiffé.

Lucie en venant comptait sur tous les petits ennuis possibles, aussi d'avance elle était résignée.

—Comme madame voudra, dit-elle.

(La suite au prochain numéro.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Nous sommes comme les rivières qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours.—FRÉDÉRIC II.

Juger de ce qui se passe par ce qui s'est passé, c'est juger du connu par l'inconnu.—SIEVÈS.

La sensibilité et l'imagination entretiennent la jeunesse immortelle de l'âme.—M<sup>me</sup> de STAEL.

L'exagération paraît toujours plus naturelle aux femmes que la vérité.—TH. GAUTIER.

L'amour de l'homme commence toujours par l'amour-propre ; bien souvent il en reste là.—Comtesse DASH.

NOS PRIMES

Voici notre système.

Nous avons 6,000 abonnés ou acheteurs du MONDE ILLUSTRE, qui reçoivent pendant le mois quatre exemplaires chacun, faisant un total de 24,000 numéros entre les mains de 6,000 lecteurs.

Sur chaque copie du MONDE ILLUSTRE, il y a, imprimé en encre rouge, un numéro différent. Au tirage, qui se fait par le public, et non par nous, il y a une urne divisée en quatre compartiments.

Dans le premier, il y a 23 boules, et dans chacun des trois autres 10, tel que représenté ci-dessous :

1er compartiment.	2e compartiment.	3e compartiment.	4e compartiment.
0 1 2 3 4	0 1 2 3	0 1 2 3	0 1 2 3
5 6 7 8 9	4 5 6 7	4 5 6 7	4 5 6 7
10 11 12 13 14	8 9	8 9	8 9
15 16 17 18 19			
20 21 22 23			

Un enfant tire une boule de chacun de ces casiers, en commençant par le premier, et les quatre premières boules forment le numéro gagnant.

EXEMPLE :

| 15 | 0 | 3 | 1 |

Après avoir remis les boules à leur place, il les mélange et procède de la même manière au tirage des 93 autres primes.

Le premier nombre sortant gagne la première prime, \$50.00 ; le second gagne la prime de \$25.00, et ainsi de suite.

La liste des numéros gagnants est publiée aussitôt après le tirage.

Maintenant, si nous avons été assez explicite, il est très facile de voir que n'importe quel nombre, depuis le numéro 1 jusqu'au numéro 23,999, peut être formé avec le même avantage, et qu'il est impossible que nos lecteurs soient trompés.

Avec le premier numéro de chaque mois nous recommandons le numérotage pour un nouveau tirage.

Lorsque le mois a cinq samedis, le tirage se trouve nécessairement augmenté de 6,000.

BERTHIAUME & SABOURIN.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Un journal de médecine enseigne le remède suivant pour les crampes : “ Couper des bouchons de liège par petites tranches, les coudre sur un ruban ou galon à continuité, et entourer la partie malade ; les crampes disparaîtront de suite, Ce galon doit avoir comme un pouce de large.”

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 124.—ÉNIGME

Mes arrêts sont irrévocables ;  
Les justes comme les coupables ;  
Tremblent devant mon tribunal ;  
Je suis témoin, juge et partie,  
Et pour le bourreau qui châtie  
Et le criminel qui fait mal.

No. 125 — LOGOGRIPIE

Entier, je suis une saison ;  
Ami lecteur, si de mon nom  
Une lettre est détournée,  
Je ne suis plus qu'une journée.

SOLUTIONS :

No 121.—Le mot est : A-dieu.

No 122.—Le nom à composer est : Jean-Paul Richter

No 123

BLANCS.	NOIRS.
1 C 6e C D	1 R 3e F
2 C 7e R, échec et mat.	Si : 1 P pr. P
2 D 7e C D, échec et mat.	Si : 1 R pr P ou pr C
2 D 8e C R ou D 1er T R, échec et mat.	

ONT DEVINE :

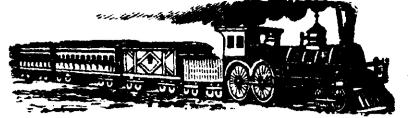
Problèmes.—Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean Deschailons ; N O. Vinet, Montréal ; Un élève, Montréal.  
Rébus.—P. Morrier, ville St-Jean-Baptiste ; Alphonse Giard, Woonsocket, R I. ; J. B. Larivée, Montréal ; Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean Deschailons ; Mlle D. Beauvoisin, Montréal.

## SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.  
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.  
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

**MONSIEUR HENRI LARIN,**

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



**Chemin de Fer Intercolonial**

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15
Arrivant à la Rivière-du-Loup....	11.50 P. M.
à Trois-Pistoles.....	12.55
à Rimouski.....	2.30
à Petit Métis.....	3.23
à Campbellton.....	7.00
à Dalhousie Junction.....	7.40
à Bathurst.....	9.23
à Newcastle.....	10.57
à Moncton.....	1.40 A. M.
à St-Jean.....	5.30
à Halifax.....	9.15

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche. Le char Pulman qui part de Montréal le Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,  
Agent des passagers et du fret  
pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,  
Surintendant-en-chef.  
MONCTON, N.-B., juin 1885.

**La Cie de Lithographie et d'Imprimerie**

**GEBHARDT-BERTHIAUME,**

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,  
Programmes, Lettres Funéraires  
Circulaires, Affiches, etc.  
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON**

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRÈRE,

Seuls agents pour Montréal.

217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

N. GOVETTE,

BOUCHER,

MARCHE D'HOCELAGA,

Etaux 1 et 3

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

DR. H. E. DESROSIERS,

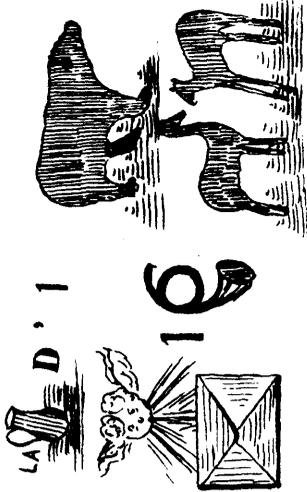
70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les bois jouent dans l'été tout comme en hiver

CHOSSES ET AUTRES

—Madame Joseph Charette, de Melocheville, comté de Beauharnois, a donné le jour à trois garçons.

—Le gouvernement allemand a défendu l'entrée du *Petit Journal*, de Paris, en Alsace-Lorraine.

—La récolte des atacas, dans le Massachusetts, est estimée à \$500,000, si la gelée ne lui cause pas de dommages.

—Les travaux se continueront tout l'hiver à l'intérieur de la cathédrale de Montréal, et dès le printemps ils se continueront sur toute la ligne.

—L'expérience tentée d'expédier du Canada en Angleterre des homards vivants, a complètement échoué, ils étaient tous morts avant d'atteindre leur destination.

—Les marchands de nouveautés de cette ville ont expédié au dehors 15,000 circulaires, pour démontrer que l'état de l'épidémie est exagéré et que les marchandises fabriquées à Montréal ne sauraient être infectées par la maladie.

—Chs Laffin, canadien distingué, J. Wilson et deux autres chasseurs, sont partis, il y a quelques jours, pour aller à la chasse aux buffles, sur les bords de la rivière Missouri, à 800 milles au nord-ouest. Les chasseurs, ayant aperçu un troupeau de 200 de ces animaux, se mirent à sa poursuite. Tout à coup une terrible tempête s'éleva. Le vent souleva la poussière et les feuilles d'arbres qui aveuglèrent les buffles les forcèrent à rebrousser chemin. Les quatre chasseurs furent renversés par les animaux, et tous, à l'exception de Wilson, qui réussit à s'échapper, furent écrasés en bouillie.

—Le Dr Bowles, médecin de l'hôpital de marine, à Chicago, vient de faire une singulière opération et une découverte extraordinaire. Il y a quelque temps, un matelot de haute stature, efflanqué et d'une apparence cadavérique, fut admis à l'hôpital. Il se plaignait de douleurs atroces à l'estomac. Il mangeait comme quatre et pouvait engloutir un repas copieux douze fois par jour. Où tout cela allait-il? On va voir. Après un long traitement, les médecins finirent par faire jeter au malade un immense ver solitaire et aussi un serpent de treize pouces de longueur, ressemblant à un ver de terre monstrueux. Mais ce n'est

4123

## PRIMES MENSUELLES

DU

### MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me	"	-	25
3me	"	-	15
4me	"	-	10
5me	"	-	5
6me	"	-	4
7me	"	-	3
8me	"	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86
<b>94 Primes</b>			<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

pas tout. En examinant le reptile, les hommes de l'art découvrirent qu'il était en voie de donner l'existence à un petit ! Il se rendent assez facilement compte de la présence du serpent dans l'estomac du pauvre diable, le reptile ayant dû être avalé alors qu'il était tout jeune ; mais c'est la reproduction qui les embête !

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

**LEFRANCOIS FRERES,**

314, Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

## COURS D'ELOCUTION

Le professeur Parage, 148, rue Bleury, recevra chez lui des élèves ou ira à domicile. Cours d'élocution française et de déclamation, cours préparatoire à l'Ecole Polytechnique et à l'étude du droit et de la médecine.  
Montréal, septembre 1885.

## AGENTS DEMANDÉS

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.